



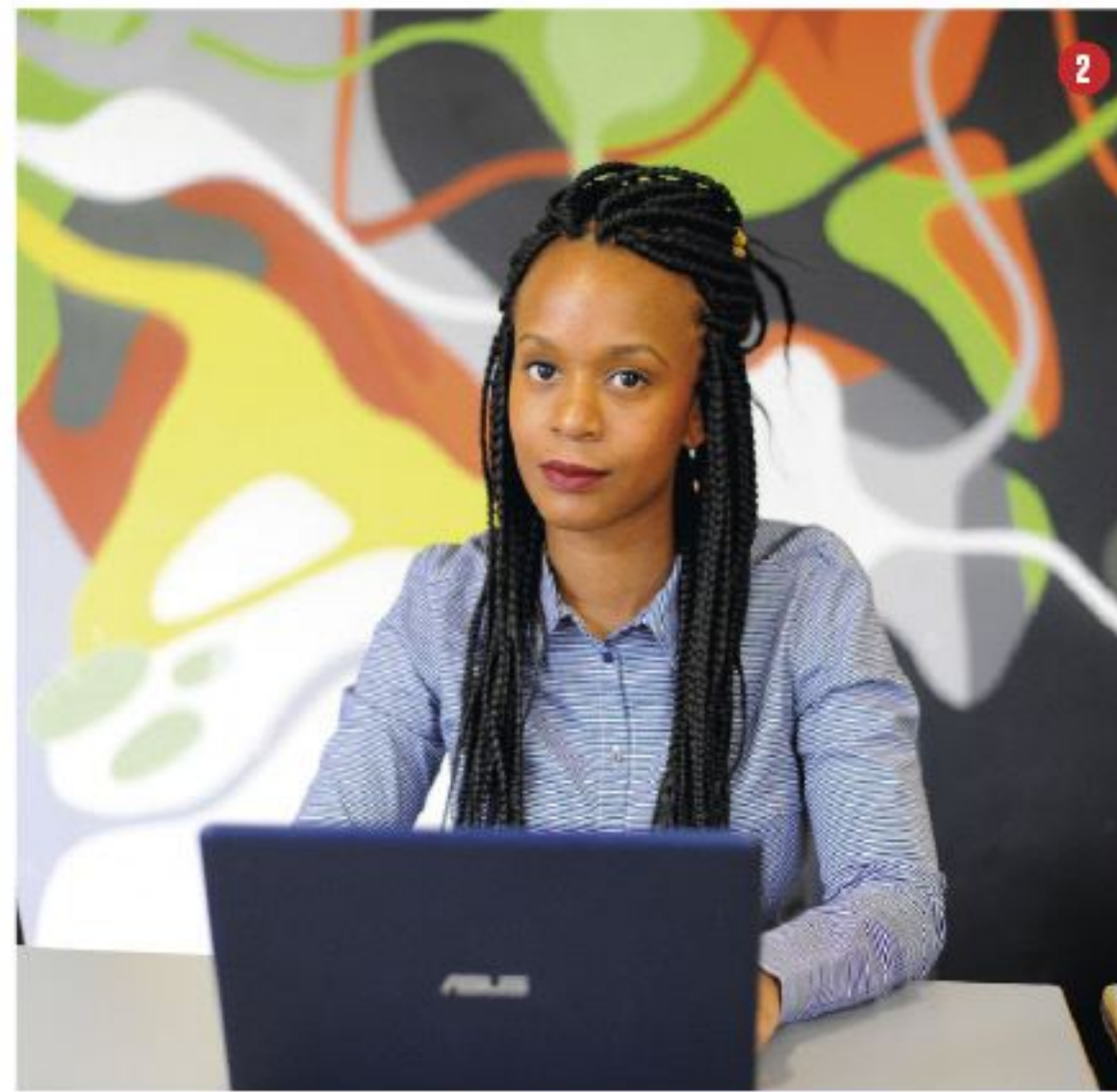
Voyage en France 9/16

Par MARIE VATON

“On ne croit plus en l’homme providentiel”



1



2



3



4

Au cœur de Paris, dans les locaux du Numa, des **“digital natives”** cherchent à inventer le BlaBlaCar de demain. Et ça plane haut. Loin, bien loin de la campagne présidentielle

Ce sont des jeunes gens sympathiques, polis et pressés. N’essayez pas de les rattraper, ils ne vous attendront pas. C’est là toute la cruauté des *digital natives*, anglicisme surtout utilisé pour vous écarter, vous qui êtes né avant les années 1990. Au 39, rue du Caire, dans le 2^e arrondissement de Paris, dans un ancien atelier aux larges baies vitrées, cette aimable population se concentre sur 1600 mètres carrés. Au rez-de-chaussée, l’espace de *coworking* et le bar, il y a les *millennials*, comme on appelle dans la Silicon Valley la génération hyperconnectée : ils sont lycéens, étudiants, jeunes travailleurs, vont, viennent, entrent et sortent tout en pianotant sans arrêt sur leur portable. Eux sont les visiteurs autorisés du monde nouveau que tente de créer Numa, contraction de « numérique » et d’« humain », cette entité mystérieuse et vaguement prétentieuse

1. Arnaud Meunier, 32 ans, dirige le programme d’accélération du Numa. 2. Rebecca Cathline, 29 ans, a créé la plateforme Macoiffeuseafro. 3. Vincent Toubout-Flachaire, 21 ans, a inventé le site de don en ligne Goodeed. 4. Thomas Gendron et Tristan Renoul, 30 et 29 ans, ont lancé Medelse, pour les professionnels de la santé.

décrite sur Wikipédia comme « un réseau mondial de l’innovation », à l’origine du lancement de BlaBlaCar, Criteo, Sketchfab ou Agriconomie. Au deuxième étage, baptisé « Experiment », les jeunes gens ont grandi. Ils vous laissent une place sur leurs canapés moelleux, ils vous parlent sans détacher leurs yeux de leur MacBook et vous raccompagnent en souriant à la porte quand « votre temps » est passé. Eux sont les « cadres » de Numa : ceux qui pensent la société de demain. A 30 ans passés, ils sont déjà des seniors qui ont roulé leur bosse un peu partout, levé plusieurs centaines de milliers d’euros avant de consentir à revenir dans la vieille Europe pour conseiller la jeune génération. C’est au troisième étage que l’on accède vraiment au nouveau monde. Est-ce le soleil qui illumine les larges pièces et tamise les imperfections ? Dans cet espace dit « d’accélération », une sorte de grande école pour *start-uppers*, tout le monde semble incroyablement beau et frais. Les dents sont blanches, la peau est saine, les chemises en jean sont repassées et les baskets Adidas, immaculées. Voici donc



L’association aide de jeunes entrepreneurs à monter leur start-up.

le *golden roof*, les hauteurs de l’empyrée occupé par des dieux. Dans ce monde sans microbe, sans odeur et sans cheveu blanc, des *business angels* croisent des bébés entrepreneurs qui rêvent de devenir des « licornes », ces start-up valorisées à un milliard de dollars. Des *wannabe* de la tech en tee-shirt échangent avec des bobos millionnaires à casquette. La semaine dernière, Olivier Mathiot (PriceMinister) et Anne Méaux, la « papesse de la com » actuellement au service de François Fillon, ont passé une tête. On attend aussi Emmanuel Macron qui a promis qu’il viendrait « bientôt ». L’homme pressé est à la mode ici. « Même s’il est loin de représenter l’idéal, il résume assez bien l’idée qu’on se fait d’un président, à l’aise dans l’exercice de VRP de la France », dit par exemple Arnaud Chaigneau, qui s’occupe des partenariats. Sans passion : les divinités qui habitent le Numa sont affreusement réalistes pour des dieux, ➤



“MACRON RÉSUME ASSEZ BIEN L’IDÉE QU’ON SE FAIT D’UN PRÉSIDENT, À L’AISE COMME VRP DE LA FRANCE.”

ARNAUD CHAIGNEAU

« Trouver le nouveau Mark Zuckerberg ne nous intéresse pas. On cherche à placer l’humain au cœur du digital » (Olivier Mougenot).

► elles planent au-dessus de toutes contingences politiques, loin des guerres claniques électoralistes. « Plus personne ne croit en l’homme ou la femme providentiel(le). Ce qu’on cherche, c’est quelqu’un qui incarne l’avenir. » Hermine Mauze a 30 ans et le sourire victorieux des reconvertis heureux. « Gauche ou droite, c’est plus le problème. Le vrai danger, c’est pas l’islam, c’est Google. Ils savent tout de nous et nous dépendons totalement d’eux. Or si les politiques s’obstinent à parler plus du burkini que de la transformation digitale qui nous attend, dans quinze ans, on sera tous remplacés par des “bots”. » Il y a trois ans encore, la jeune femme enchaînait les piges à BFMTV. « A un moment, j’ai ressenti le besoin de quitter le journalisme pour m’ancrer dans un projet qui m’appartienne », raconte-t-elle. En quelques mois, après avoir intégré Numa, elle a réussi à lever plusieurs milliers de dollars à San Francisco : « Ma start-up n’a

finallement pas pris mais, depuis, j’ai tout recommencé de zéro et monté ma boîte de production. »

Une politique de la table rase empruntée au penseur de la révolution numérique Michel Serres, qui colle parfaitement avec l’esprit du Numa. Le lieu a été imaginé il y a quinze ans par sa fondatrice et CEO Marie-Vorgan Le Barzic. Cette fille d’agriculteurs normands « élevée avec les moutons » a gardé de ses racines le goût du bon sens paysan devant les intempéries. Elle dit : « Quand les récoltes ne sont pas bonnes, c’est la faute à la pluie. Pour réussir, il faut être prêt à accepter l’échec. » Elle dit aussi : « L’innovation se crée lorsqu’on provoque la zone d’inconfort » et d’autres phrases comme ça. Celle qui fut un temps impliquée dans la campagne web de François Hollande en 2007 et rêvait de digitaliser la France a fini par remballer ses ambitions et entrer dans Silicon Sentier, comme s’appelait le Numa

à l’époque. Son association, montée dans l’euphorie des années 2000, fut le premier espace français de rencontres pour les entrepreneurs avant de se privatiser en 2015. Depuis, le Numa s’est exporté à Bangalore, Casablanca, Mexico, Barcelone, et s’apprête à ouvrir des bureaux à New York, Berlin et en Asie. « On se projette en 2030, dans une société qui ne ressemblera peut-être pas à celle du modèle occidental qui prévaut actuellement avec une pensée frontalière, populiste et court-termiste. » Naïveté ? Elle assume totalement. « On n’a plus vraiment le choix, en fait. »

En attendant, ça « pitche », ça « scrum » à tout-va, ça « disrute » à fond les ballons. Le lexique est ardu pour quiconque ne fait pas partie du club : il y a des mots en ing, comme « machine learning », « closing », « growth hacking », « crowdfunding » ; des acronymes, « SaaS Business », « B2C », « B2B », « MVP » ; et des verbes

étranges comme « incuber », « amorcer », « pivoter », « scaler ». A 32 ans, Arnaud Meunier, le directeur du programme dit d’accélération, a une Apple Watch au poignet et déjà un CV de vieux routard de la Silicon Valley : première vie d’ingénieur itinérant dans le Middle East, première start-up, Twitoaster, revendue illico à Twitter. A 25 ans, c’est le jackpot : il est débauché par l’oiseau bleu, à l’époque à peine balbutiant, et part s’installer à San Francisco. Deux ans plus tard, il crée sa deuxième boîte, Hickory, avec un passeport pour le prestigieux accélérateur Y Combinator, le Harvard des start-uppers. De retour à Paris après sept ans passés aux Etats-Unis, Arnaud a vu le paysage changer complètement : « A l’époque où j’ai créé ma première entreprise, je passais pour un fou. Personne ne comprenait pourquoi je prenais tous ces risques. » Aujourd’hui, 60% des jeunes entre 18 et 29 ans rêvent de monter leur boîte (1). Dans les grandes écoles, les filières entrepreneuriat sont pleines à craquer. Pour cette nouvelle génération, le désir d’aventure semble avoir remplacé l’idéal de confort. A les écouter, les grands groupes séduisent de moins en moins. « Les jeunes qui postulent chez nous recherchent de l’audace, de l’indépendance et de l’engagement personnel, trois notions qu’ils trouvent de moins en moins dans le travail salarié. » Ils ont fait leur le fameux « Soyez insatiables, soyez fous » de Steve Jobs, rêvent d’un parcours à la Brian Chesky (Airbnb), Evan Spiegel (Snapchat) ou Travis Kalanick (Uber). Leur gourou, c’est Laurent Alexandre, fondateur de Doctissimo et transhumaniste convaincu, qui prédit un monde à la « Matrix » où l’intelligence artificielle aura dévoré la quasi-totalité des emplois en France. « Dans cette perspective d’automatisation à l’extrême, trouver le nouveau Mark Zuckerberg ne nous intéresse pas, jure Olivier Mougenot, 35 ans, directeur investissement et lui-même alumni de la promo 2014 de Numa. On cherche à placer l’humain au cœur du digital et non l’inverse. » Donner du sens, répondre à un besoin. Changer le monde – en toute modestie.

« On envisage le numérique comme un mouvement économique, social et humain. Donc on sélectionne les candidats pour leur vision, leurs valeurs et les solutions qu’ils proposent pour résoudre les grands défis qui nous attendent : le changement climatique, le chômage, la pollution, la gestion

des déchets, l’éducation... » Le discours est léché et brillant comme le papier glacé d’un prospectus. Reviennent souvent les mots « collectif », « sérendipité », « émulation collaborative », « prise de risque », qui sonnent comme un chant scout avant un jamboree national.

Quand Tristan Renoul et Thomas Gendron, 29 et 30 ans, sont arrivés au Numa, on leur a dit : « Vous entrez dans une communauté, vous allez vivre une aventure humaine forte et vous ne serez pas lâchés en route », se souviennent-ils. Une « aventure humaine » certes précieuse, mais une aventure rentable : les candidats doivent s’engager à céder à Numa 5% de leur capital en échange d’un prêt de 25 000 euros, à la façon d’un fonds d’investissement. Ensuite, ils ont trois mois pour rendre leur projet sexy et viable. Lors d’intenses sessions de coaching en mode boot camp militaire, ils doivent peaufiner leur BP (« business plan »), affiner leur BM (« business model ») jusqu’au « Demo Day », l’épreuve finale pendant laquelle ils présentent leur start-up à une poignée d’investisseurs potentiels. La levée de fonds est vitale. Sans elle, l’entre-

prise n’a pas d’avenir. « Créer une start-up, c’est terriblement tendance aujourd’hui, mais ça ne veut rien dire, dit Tristan. Le défi, c’est de transformer l’essai pour que ça devienne une vraie entreprise rentable. » « Get the big picture », la vision à long terme, comme on dit. Sans gilet de sauvetage, si ce n’est les « allocations Pôle Emploi, sans lesquelles on n’aurait rien pu faire ». Tristan est sorti d’une école d’ingénieurs, Thomas, d’une école de commerce. Tout, jusque dans leur look, l’un barbu, polo capuche et baskets, l’autre, chemise blanche et souliers cirés, les oppose. « On n’a pas du tout la même façon de penser mais on se complète bien. » Quand ils se sont rencontrés, Thomas végétait dans une grande entreprise d’électronique, Tristan jouait au poker « pour vivre » et par « amour des probabilités ». « On s’est dit qu’on allait trouver une idée simple à mettre en place. J’ai pensé à mon beau-père médecin qui n’arrive jamais à trouver de remplaçant quand il part en vacances, et voilà. » Voilà, c’est Medelse, une plateforme de mise en relation des professionnels de santé, déjà 7 500 utilisateurs en huit mois et une ►►

Marie-Vorgan Le Barzic a fondé en 2000 Silicon Sentier, devenu le Numa en 2014.

“L’INNOVATION SE CRÉE LORSQU’ON PROVOQUE LA ZONE D’INCONFORT.”





Pour espérer réussir leur levée de fonds, les « bébés entrepreneurs » travaillent d'arrache-pied leur business plan et leur business model.

► levée de fonds de 600 000 euros espérée. « Ce qui a changé par rapport à la génération de nos parents, c'est qu'on a arrêté d'attendre le job parfait dans la boîte parfaite, parce qu'on s'est pris une crise dans la gueule, qu'on a vu nos grands frères au chômage et qu'on n'a pas envie de finir endettés par notre crédit immobilier avec comme seul projet de liberté la retraite », dit Tristan. La politique? Geek revendiqué, lui qui, ado, jouait les pirates informatiques, il n'attend plus grand-chose des patrons comme des élus. Il a voté Juppé à la primaire de droite, sans grande conviction. A du mal à croire à la modernité de Fillon, « ce grand-père super réac ». Thomas, lui, a « toujours voté à droite ». Mais glisse qu'il « pourrai[t] [s]e laisser tenter par Macron, le seul qui semble comprendre les enjeux numériques à venir ».

Quand on leur parle d'avenir, ces jeunes gens voient loin. Ils se projettent à trente ans, dans une société sans voiture individuelle mais avec des machines capables de surpasser le cerveau humain. Faudra-t-il réinventer le travail? Mettre un terme aux « emplois » en créant un revenu universel? Pragmatiques, ils sont à la recherche d'une « vision holocra-

tique » des organisations humaines et politiques, un style de « management à l'horizontale » et une « gouvernance par cercles ». « Les « millennials » qui arrivent sur le marché de l'emploi sont en quête de sens, explique Lucas Francou Damesin, 26 ans, un ancien de Sciences-Po Paris chargé du développement chez Numa. Ils veulent s'autoriser à être eux-mêmes, sans devoir se formater aux organisations de travail traditionnelles qui ont mené aux phénomènes de burn-out et à la création de « bullshit jobs » [« jobs de merde »]. »

L'utopie progressiste de Numa se pique d'humanisme. Un humanisme libéral et « ubérisé », qui parie sur le numérique pour tous avec Coding Days (initiation au langage web pour tous) ou le bien-être à domicile avec Macoiffeuseafro, une plateforme de coiffeurs imaginée par Rebecca Cathline, 29 ans, et Emmanuel Derozin, 22 ans, passés par l'École 42. « Sans être engagée, je me sens proche de Taubira. C'est elle qui a inspiré mon désir de me lancer après l'avoir écoutée confier lors d'une émission qu'elle avait du mal à trouver un coiffeur spécialisé », raconte la jeune femme antillaise. Du haut de ses 21 ans, Vincent Touboul-Flachaire est le

benjamin de la promo. Yeux bleus, pâle visage de chérubin caché sous de grandes lunettes, il a inventé en 2014 Goodeed, un site qui révolutionne le don en ligne. En visionnant gratuitement une publicité de vingt secondes, l'argent déboursé par l'annonceur sert à financer des ONG. Il dit que l'idée lui est venue grâce à sa grand-mère : « Elle m'a offert un livre de l'économiste indien Muhammad Yunus, prix Nobel de la paix en 2006 et pionnier du microcrédit. » Un an plus tard, encore lycéen, il réussit à lever 500 000 dollars auprès de Bleu Capital. Aujourd'hui, son site est une référence : 130 000 utilisateurs dans 132 pays, 18 000 repas fournis aux enfants du Kenya, 10 000 personnes soignées au Cambodge, 150 000 arbres plantés en Ethiopie, 250 kits de survie pour les réfugiés en Grèce... Pour lui, qui se définit comme « issu d'une famille classe moyenne bobo, sans privilège de classe », « le rêve capitaliste a vécu. Les gens de ma génération veulent gagner de l'argent mais de manière éthique ». C'est dit avec amabilité. Mais les jeunes gens sont pressés. Ils sont polis, disent merci et au revoir. Votre temps a passé. ■

(1) Sondage OpinionWay réalisé pour l'Union des Autoentrepreneurs (janv. 2017).

© IMAGU/ALAMY/GETTY IMAGES FRANCE/LE PAYSAN/GETTY IMAGES

SCIENCES ET AVENIR
Sciencesetavenir.fr

Dernières découvertes en neurosciences

L'intelligence des bébés et des enfants

Recherche, éthique, éducation, biodiversité, santé...

Macron

débat avec Reeves, Villani, Kahn, Hermann, Ameisen

Chez votre marchand de journaux
Et aussi sur smartphone et tablette

